

La
Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XIV

Québec, 23 novembre 1901

No 14

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 209. — Les Quarante-Heures de la semaine, 209. — Hommage aux Missionnaires du Canada, 210. — Une improvisation du Général de Charette, 210. — Nécessité d'aider la Presse, 212 — Dans les écoles de Québec et d'Ontario, 213. — De Québec à Buffalo, 214. — Les Hospitalières de Ladysmith (Sud-Afrique), 218. — Bibliographie, 222.

Calendrier

| | | | |
|----|---------|-----|--|
| 24 | DIM. | * | XXVI ap. Pent. et 5 Nov. (Dernier apr. Pent.) S. Jean de la Croix, conf. <i>Kyr.</i> des ôbls. Vép. à cap. du suiv., mém. du préc. |
| 25 | Lundi | r | Ste Catherine, vierge et martyre. [et du dim.] |
| 26 | Mardi | b | S. Sylvestre, abbé. |
| 27 | Mercre. | b | S. Léonard de Port-Maurice, confesseur (26). |
| 28 | Jeucl | †b | Du S. Sacrement. |
| 29 | Vend. | †vl | De la Vigile de S. André. |
| 30 | Samd. | r | S. André, ap., 2 cl. |

Les Quarante-Heures de la semaine

24, Saint-Maxime. — 26, Saint-André. — 28, Saint-Gédéon.
— 26, Berthier.

HOMMAGE AUX MISSIONNAIRES DU CANADA

Monsieur André Siegfried démontre, dans un article de la *Quinzaine coloniale*, que la mise en valeur du Canada français est due à l'action des missionnaires catholiques. M. Siegfried est protestant. Son témoignage est donc précieux à retenir.

« L'œuvre de défrichement et de culture, dit-il, a obtenu un entier succès. Les mesures du gouvernement ont été secondées par le clergé catholique, dont le zèle et l'esprit d'initiative ne sauraient trop être admirés.

« On a vu des prêtres consacrer leur vie à l'œuvre de la colonisation, attirer les travailleurs sur les terres nouvelles, les établir, les protéger. C'est ainsi que Mgr Labelle a mérité de donner son nom à tout un vaste territoire dont il est le vrai colonisateur. Cette brillante tradition du clergé catholique canadien continue plus que jamais aujourd'hui. Les prêtres restent les chefs, le centre de l'œuvre de colonisation.

« Il ne s'agit pas ici de prosélytisme, de coercition, ni de rien qui en approche. Mais il est bien certain qu'on ne fera rien de sérieux pour civiliser un peuple, si l'on ne met de fortes croyances à la base ; il est bien certain que les missionnaires seront les meilleurs ouvriers, les plus écoutés, les plus aptes à régénérer, relever, refaire ses mœurs, sa conduite, sa nature doublement viciée et doublement dégradée. Certains instincts, certaines passions pourront n'y pas trouver leur compte, certains préjugés également, qu'il faudra laisser dans la vieille Europe où, du reste, ils ne devraient pas exister. »

(*Annales de la Prop. de la Foi*, de Lyon.)

Une improvisation du Gén. de Charette

Vers la fin d'octobre, on clôturait, à Paray-le-Monial, la série des pèlerinages annuels au tombeau de la B. Marguerite-Marie. A la sortie de la messe solennelle chantée en présence du cardinal Perraud, évêque d'Autun, le général de Charette se vit entouré et escorté par une foule de pèlerins. « C'est alors, dit un correspondant de journal, que, cédant aux instances réitérées de son ancien compagnon d'armes, Mgr Terrien, le général, de sa belle voix de commandement, que l'émotion fait trembler, prononce, au milieu d'universelles acclamations, l'allocution suivante : »

Vous ne sa
ver au milieu
Surtout er
gieuses et où
me joins à vo
la réalisation
Très humbl
dire que je su
vous ne me cr
Suis-je cath
parce que ca
deux idées...
de gloires, j'af
Catholique, c'e
Dieu m'a fe
Je crois don
Marguerite-M
apaisé la Justi
Je crois, en
ribles événeme
Cette convi
même à moi.
Léon XIII n
« France ne pe
« infinies.
« Il choisit c
« quelle il a m
« des, pour qu'
« donne à Mon
Non, la Fran
Je le dis bier
Car devrais-j
Montmartre, la
main, je m'écrie
et la même cer
la France ! »
Dieu ! que c'
Qui ! haut le
Vive le Sacr
même !

Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de me trouver au milieu de vous pour clôturer les pèlerinages de 1901.

Surtout en ce moment où on chasse les religieux et les religieuses et où sciemment on veut déchristianiser la France. Je me joins à vous pour prier, supplier la Bienheureuse d'obtenir la réalisation des promesses divines.

Très humble soldat du Sacré Cœur, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis catholique et royaliste. Si je disais le contraire, vous ne me croiriez pas.

Suis-je catholique parce que royaliste ? Ou suis-je royaliste parce que catholique ? Je ne sais ; mais je ne sépare pas ces deux idées . . . et l'histoire en main, m'appuyant sur huit siècles de gloires, j'affirme que la Monarchie française ne peut être que Catholique, c'est sa raison d'être.

Dieu m'a fait une grande grâce. Il m'a donné la Foi.

Je crois donc que le Sacré Cœur, selon les promesses faites à Marguerite-Marie, sauvera la France, lorsque l'expiation aura apaisé la Justice de Dieu.

Je crois, en un mot, au miracle très prochain, malgré les terribles événements par lesquels nous allons passer.

Cette conviction profonde ne fait de mal à personne ; pas même à moi.

Léon XIII me faisait l'honneur de me dire naguère : « La France ne peut pas périr, car Dieu a pour elle des tendresses infinies.

« Il choisit celle qu'Il honore le plus au ciel — celle dans laquelle il a mis toutes ses complaisances — et l'envoie à Lourdes, pour qu'elle groue autour d'elle tous ses amis. Puis il donne à Montmartre son divin Cœur. »

Non, la France ne peut périr.

Je le dis bien simplement.

Car devrais-je rester tout seul sur les ruines fumantes de Montmartre, la bannière de Paray-le-Monial et de Patay à la main, je m'écrierais avec la même foi, avec les mêmes espérances et la même certitude qu'aujourd'hui : « Cœur de Jésus, sauvez la France ! »

Dieu ! que c'est bon de croire !

Oui ! haut les cœurs, confions-les à Marguerite-Marie.

Vive le Sacré Cœur et vive la France, toujours et quand même !

article de la
ada français
Siegfried est
enir.
a obtenu un
té secondées
initiative ne
re de la colo-
velles, les éta-
a mérité de
il est le vrai
catholique ca-
es prêtres res-
n.
tion, ni de rien
ne fera rien de
fortes croyan-
onnaires seront
as aptes à régré-
nature double-
instincts, cer-
ompte, certains
la vieille Europe
i, de Lyon.)

charette

la série des pèlerinages
de la messe solennelle
le général de Charette
alors, dit un correspon-
son ancien compagnon
mandement, que l'émo-
clamations, l'allocution

Nécessité d'aider la Presse (1)

PAR OU COMMENCER ?

Dans la hiérarchie des œuvres, la presse occupe le premier rang.

R. P. FAYOLLAT.

(Apostolat de la presse, 1re part. § 11.)

C'est aussi la pensée admirablement exprimée par M. Adolphe Baudon, l'homme éminent des conférences de Saint-Vincent de Paul. Voici ce qu'il écrivait le 11 décembre 1877 :

La sérieuse importance de la presse n'est *pas assez comprise par les fidèles* ; on songe à bâtir des communautés, à multiplier les asiles pour les orphelins et les pauvres, ce qui est évidemment au rang des œuvres les plus nécessaires ; mais on oublie *qu'au dessus de tous ces besoins* il en est un autre qui, par la force des choses, *prime tout le reste* : c'est l'extension de la presse catholique ; car si la presse catholique n'est pas soutenue, encouragée, élevée à la hauteur qu'elle devrait atteindre, *les églises seront désertes sinon brûlées, les communautés seront d'autant plus expulsées qu'elles seront plus assises, et les maisons de charité, les écoles elles-mêmes, seront enlevées à la religion qui les a élevées.*

Les événements lui ont, hélas ! donné et lui donnent encore trop raison. Il continue :

Partout, il règne un vent d'impiété et d'incrédulité ; pour un trop grand nombre, l'Eglise, c'est l'ennemi, l'ennemi de leur famille, de leur fortune, de leurs industries, de leur avenir ; pour eux ce point est indiscutable. Et d'où vient cette aberration ? Des journaux qu'ils lisent, des feuilles impies qui sont partout sous leurs pas, tandis que nulle part la presse catholique ne vient apporter le contrepoison.

Si cet état de choses dure, la religion est perdue dans un nombre effrayant d'âmes. Donc, il faut que le zèle des catholiques s'applique à le faire cesser ; *car tant qu'ils n'auront pas gagné ce point, on défera en quelques minutes l'ouvrage de*

(1) Cet article, écrit pour la France, n'est pas sans avoir quelque application même en notre pays où, jusqu'ici, l'on n'a pas paru s'intéresser beaucoup au rôle nécessaire d'une presse sincèrement catholique. — *Réd.*

plusieurs a
liques seron
ment entre

Si les catl
le soutien d
chaque anne
mer que la
esprits serai
souffraient u
sion nouvelle
bien vite ave
œuvres souffi
nes ferventes
N'est-ce pa
cinquante ans
Regardez l
presse, c'est t
Programme
voir.

Fas est ab h

Parole d'un
« Ne pas don
évidemment c'

Dans

Ce matin, un
publié par le «
au sujet du degr
l'instruction géo
d'Ontario, a déci
cation de Québer
que année, les r
du Mont Saint
d'autres, suivent

plusieurs années. A moins d'un miracle, les efforts des catholiques seront donc inutiles tant que la presse sera uniquement entre les mains de leurs ennemis.

Si les catholiques mettaient au *premier rang* de leurs œuvres le soutien de leur presse, comme on le fait en Allemagne, si, chaque année, ils y consacraient 2 ou 3 millions, on peut affirmer que la situation se modifierait rapidement, car alors les esprits seraient éclairés. Et si quelques œuvres secondaires souffraient un moment (ce qui n'est pas prouvé) de cette impulsion nouvelle donnée au zèle des fidèles, elles retrouveraient bien vite avec usure leur prospérité passée. Car ce dont les œuvres souffrent avant tout, c'est du petit nombre de personnes ferventes qui les soutiennent.

N'est-ce pas la pensée qu'un juif, Crémieux, exprimait il y a cinquante ans ?

Regardez l'argent pour rien, la considération pour rien. La presse, c'est tout. Ayant la presse, nous aurons tout le reste.

Programme réalisé. Les juifs ont pris la presse avec le pouvoir.

Fas est ab hoste doceri.

Conclusion

Parole d'un homme d'œuvres :

« Ne pas donner dans les œuvres la première place à la presse, évidemment c'est s'entêter à placer la *pyramide sur la pointe.* »

(*Semaine religieuse D'EVREUX*)

Dans les écoles de Québec et d'Ontario

Ce matin, un officier de chemin de fer, parlant d'un article publié par le « Mail & Empire » et reproduit par la « Gazette », au sujet du degré d'infériorité dans lequel se trouve relativement l'instruction géographique et historique donnée dans les écoles d'Ontario, a déclaré à notre représentant que les maisons d'éducation de Québec étaient mieux partagées sous ce rapport. Chaque année, les religieuses de la Congrégation et les directeurs du Mont Saint-Louis, sans compter un très grand nombre d'autres, suivent le courant du progrès se manifestant dans les

premier
LLAT.

M. Adol-
ot-Vincent

z comprise
, multiplier
est évidem-
is on oublie
, qui, par la
ension de la
t pas soute-
t atteindre,
autés seront
, et les mai-
ées à la reli-

nnent encore

lité ; pour un
nemi de leur
leur avenir ;
t cette aberr-
pies qui sont
esse catholique

erdue dans un
èle des catholi-
s n'auront pas
es l'ouvrage de

quelque application
ser beaucoup au rôle

diverses régions du pays. Leurs livres de classe sont rendus plus complets chaque année. On y ajoute les événements principaux qui se déroulent ici, on renseigne les élèves sur l'industrie et surtout sur le progrès dans la construction des chemins de fer, le creusage des canaux, l'outillage des ports et le commerce d'exportation. C'est dans ce but que, chaque année, des membres de la communauté des Ecoles Chrétiennes et des Sœurs de la Congrégation prennent des renseignements pour les faire partager à leurs élèves, sur le commerce et les affaires faites durant une certaine période, ou les travaux accomplis par nos grands établissements financiers ou nos compagnies de chemins de fer. Actuellement, nous faisait remarquer le même officier, les géographies et autres livres traitant de l'histoire du Canada, volumes que l'on met entre les mains des élèves fréquentant les écoles d'Ontario, sont loin d'être complets. On n'y parle que du Grand Tronc, c'est le seul chemin de fer mentionné; quant aux autres voies construites récemment, il n'en est fait aucune mention. La population de Montréal est restée à 172,000 habitants pour les gens d'Ontario, on y a gardé l'ancien chiffre, et que d'autres lacunes encore nous aurions à reprocher aux livres de classe dont on se sert dans l'Ontario!

(La Patrie, 14 nov. 1901.)

De Québec à Buffalo

PETITES NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

On croit peut-être, chez certains, qu'il est temps de parler de l'Exposition elle-même, c'est-à-dire des objets qu'on y voyait exposés. Car il y a toujours des gens sans expérience, prompts à croire que « c'est arrivé, » n'ayant jamais voyagé, et qui s'imaginent bénévolement que lorsqu'on revient d'une Exposition, c'est après l'avoir visitée. Disons donc, une fois pour toutes, à ces âmes toujours neuves, que si, à coup sûr, on ne visite pas, en restant chez soi, une Exposition universelle ou même tant soit peu considérable, on ne la visite pas beaucoup plus lorsqu'on y va.

où
ce
gr
jou
tié
à s
les
étr
sen
éco
des
Ah
cou
I
enfi
c'es
s'en
de t
est
de l
son
Je
Exp
L
ter,
de q
quoi
j'ai d
autre
Pa
abou
chez

Qu
tout
le ch
dirige
porte,

Je suppose le cas, qui a été celui de la plupart des Canadiens, où l'on est resté quatre jours à Buffalo. — Il fallait bien, n'est-ce pas ? passer un jour à circuler, de ci, de là, dans une aussi grande ville et qui vaut qu'on la visite un peu. Et des trois journées qui restaient, eh bien, on en passait la première moitié à parcourir en tous sens l'immense terrain de l'Exposition, à s'extasier sur l'aspect extérieur des palais, à suivre de l'œil les gondoles du canal artificiel, à s'exclamer devant les formes étranges des cactus qui remplissaient tout un grand parterre, à sentir toutes les variétés de roses qu'il y avait aux rosiers, à écouter le grand orgue du Temple de la Musique et les musiques des kiosques, à lire les grandes affiches réclames du Midway. Ah ! le Midway ! c'est ce qui a occupé principalement beaucoup de visiteurs.

Il ne nous reste plus qu'une journée et demie pour visiter enfin l'Exposition, la vraie Exposition. Et quand l'on s'en va, c'est en se disant qu'avec un jour ou deux de plus, on aurait pu s'en retourner avec une connaissance quelconque des richesses de tout genre que l'on n'a fait qu'entrevoir. Mais voilà ! ce qui est fait est fait, et l'on a négligé en grande partie le côté utile de l'Exposition, pour s'être tout d'abord trop laissé prendre à son côté amusant et léger.

Je demande à la plupart de ceux qui ont visité une grande Exposition, si ce n'est pas là leur histoire.

La morale de cette « *fébeul* », c'est qu'il ne faut jamais compter, pour savoir ce qu'il y avait à l'Exposition, sur les propos de quelqu'un qui en revient. — Si l'on veut réellement savoir à quoi s'en tenir, il n'y a qu'à y aller soi-même. Et alors, comme j'ai dit, on dépense les trois quarts de son temps à regarder autre chose que les « *exhibits*. » — Un cercle vicieux, quoi !

Par où il est démontré que, dans la vie, il faut toujours aboutir par quelque point, vrai ou faux, à la logique, au moins chez nous les Français.

—
Quand on a l'honneur d'être sujet britannique, on aperçoit tout de suite et comme par instinct, en entrant à l'Exposition, le cher drapeau de l'Empire qui flotte sur un édifice, et l'on se dirige de ce côté. Le mot « *Canada* » dessiné au-dessus de la porte, ce n'est pas pour empêcher d'y entrer ; au contraire.

On s'est plaint partout, jusqu'à la chambre des Communes, que rien n'était plus disgracieux que le pavillon du Canada à l'Exposition de Paris. La chose s'expliquait d'elle-même, ajoutait-on : c'étaient les autorités anglaises qui avaient fait construire l'édifice, et il n'y a personne au monde pour manquer de goût autant que les Anglais. — Eh bien ! à Buffalo, disaient quelques-uns, les Canadiens vont se reprendre !... Aussi j'ai déjà lu que le pavillon que nous y avions était joli.

Moi, je trouve que l'on ne s'est guère repris. J'ai là, sous les yeux, au moment où je couche mes impressions — plus ou moins somnolentes — sur le papier, les photographies de nos deux palais de Paris et de Buffalo ; et si je ne les trouve affreux ni l'un ni l'autre, je ne les trouve pas plus merveilleux l'un que l'autre. Celui de Paris, au moins, a des airs de monument, tandis que celui de Buffalo passerait volontiers pour une assez belle gare de chemin de fer ; j'ai même déjà vu une grange qui était presque aussi belle. Par exemple, c'était une bien jolie grange ! Je conclus en prononçant que le pavillon du Canada, à Buffalo, sans être remarquable, était d'aspect aussi soigné qu'il fallait.

Les installations de l'intérieur étaient très bien disposées et de nature à nous faire honneur. Nos grains de l'Ouest, nos fourrures de partout, voilà ce qui attirait surtout les regards du visiteur. Dès la première salle, on se trouvait en présence d'un énorme buffalo de belle robe et bien monté. Quelle courtoise et délicate attention, de la part de notre gouvernement d'Ottawa ! On dira encore que les corporations n'ont pas de cœur ! — J'ajoute que si quelque chose ne manquait pas, dans tous les coins de l'Exposition, c'étaient les buffalos. Il y en avait des grands, des moyens, des petits et des minuscules ; il y en avait en or, en argent, en fer-blanc, en terre, en gélatine ; il y en avait de disposés pour tous les usages imaginables, ceux de presse-papiers, d'épinglettes, de pots à tabac, etc. Aussi, peu de touristes sont revenus de l'Exposition sans avoir à leur cravate, à leurs manchettes, à leur chaîne de montre, dans leur poche ou leur sac de voyage, ce gracieux spécimen de la zoologie américaine.

Non loin du buffalo que je viens de signaler, il y avait un beau salon pour les dames, et une salle de lecture et d'écriture

pou
méri
jour
sugg
Pan-
pour
senta
sur s
l'idée
bout
tants.
parait
l'on se
Tout
dien.
choses
lionsd
En to
par me
ficence
tenu...
neveux
Or, c
— que
sition é
manqu
Ah !
Non ? l
compte,
C'est
distingu
tière qu
gloire, d
été bien
teur de l
se sont r
diennes,
de la sta
autres re

pour les messieurs. C'est ici qu'on voyait pendus (plus d'un le méritait depuis longtemps) le long des murailles beaucoup de journaux du Canada et d'ailleurs ; c'est ici que, cédant à la suggestion de papier et d'enveloppes marqués au cachet de la Pan-American, chacun écrivait au moins à quelque parent ou ami, pour bien témoigner qu'on y était, à Buffalo ! Et quand se présentait la question du timbre-poste des Etats-Unis à apposer sur sa lettre, on ne savait plus que faire. Cela vous donnait l'idée ou l'occasion d'aller au commissariat canadien, à l'autre bout de la bâtisse, pour y contempler la mine de nos représentants. On nous y recevait avec une courtoisie parfaite, on s'emparait de notre missive, on y collait le timbre-poste requis, et l'on se chargeait de lancer notre lettre dans le système postal. Tout cela à titre gracieux et aux frais du gouvernement canadien. Dire que, malgré cette magnifique façon de faire les choses, notre gouvernement trouve encore moyen d'avoir des millions de surplus ! Que voilà un gouvernement qui gouverne bien ! En tout cas, pour ce qui me concerne, je me suis fait remettre par mon correspondant ce timbre-poste, monument de la munificence du *Dominion of Canada*, et, après l'avoir toute ma vie tenu... collé sur mon cœur, je le transmettrai à mes arrière-neveux comme un cher héritage.

Or, on a dit — que ne dit-on pas quand on ne sait que dire ! — que la province de Québec n'était pas représentée à l'Exposition de Buffalo ; que c'était grand dommage ; que nous avons manqué là une belle occasion de nous faire une réclame profitable.

Ah ! la province de Québec n'était pas représentée à Buffalo ? Non ? Eh bien, et nos vaches canadiennes, on n'en tient pas compte, par hasard ?

C'est dans l'industrie laitière que notre Province s'est le plus distinguée en ces dernières années, et c'est notre industrie laitière que, en haut lieu, l'on a chargée de nous rapporter de la gloire, de cette Exposition. Et le résultat a prouvé que l'on a été bien inspiré. C'est le Dr J.-A. Couture, de Québec, le promoteur de l'idée, qui doit être content, lui dont toutes les prévisions se sont réalisées à la lettre. Nos pauvres petites vaches canadiennes, arrivées à Buffalo, en mai dernier, maigres et fatiguées de la stabulation de notre long hiver, ont... tenu la queue des autres races, grandes, grosses, grasses, durant tout l'été. Puis,

sans faire semblant de rien, elles ont recouvré leurs esprits, se sont engraisées tranquillement, et, durant les dernières sept semaines du concours, elles ont battu toutes leurs concurrentes ! Elles se sont couvertes de lauriers, elles ont tenu haut et ferme... le drapeau de la victoire ; elles ont, enfin... écrit une belle page dans nos annales. — Quand je les vis, le 23 septembre, elles n'étaient encore qu'au début de leurs triomphes ; mais elles paraissaient si bien être dans leur assiette, elles avaient tellement l'air tranquille, modeste, assuré, qu'on voyait bien qu'elles n'avaient pas dit leur dernier mot.

Donc, la province de Québec était représentée, et bien représentée, à l'Exposition de Buffalo !

La belle illusion que nous avons eue, de croire que ces causeries finiraient aujourd'hui ! Pourtant, je me suis bien gardé de tout enthousiaste entraînement, et j'ai poussé la concision jusqu'à l'héroïsme, comme on a dû s'en apercevoir. — Maintenant que l'occasion est perdue, il n'y a plus que peu d'espoir d'en finir jamais.

ORNIS.

(A suivre.)

Les Hospitalières de Ladysmith (Sud-Afrique)

(Suite et fin.)

Ce beau jour était le premier vendredi du mois. Nous nous réjouissions à la pensée d'avoir la bénédiction du Saint Sacrement ; malheureusement, la sacristine ne trouva plus ni cierges ni encens. Le dimanche, fête de la Pentecôte, nous étions tellement navrées à l'idée de n'avoir pas de bénédiction que le Rév. Père Saby nous dit : « Trouvez-moi un parfum quelconque, et je vais vous la donner. » O bonheur ! Une de nos Sœurs découvre, dans le fond de son armoire, quelques petits papiers d'encens. On gratta bien la navette, on y ajouta les fragments de papier, et nous eûmes la consolation de recevoir la bénédiction de Notre-Seigneur.

Le surlendemain, on se remit déjà à la besogne. Les classes recommencèrent, à la prière instante des parents, fatigués des vacances prolongées de leurs enfants.

L'état où nous
La saleté était
herculéen. La
traient de tout
Sœurs en attray
dant deux mois
détruits ; les m
tous les jeunes a
avaient été brou
ridor du Sanato
six grandes ouve
cés d'éclats d'ob

Notre maison,
attirait de nomi
l'effet des bombe
sans penser à la

Dès les premie
attentat. Nous e
Ce fut notre pre

En juillet com
par le gouverner
nous fûmes à la
vriers, ne faisai
Jusqu'ici nous a
nous n'avons pas
nous espérons (ca

Puisque je tou
ajouter que nos p
dant cette malhe
les obus les ont éb
qui ont été faite
faite des dégâts, e
encore, seront ent
orage que nous av
torium est tombé ;
de francs. Outre c
sont pas inconsidé
que plusieurs colis
diés de France et

L'état où nous trouvions la maison surpasse toute description. La saleté était effrayante à voir ; notre travail de nettoyage fut herculéen. La saison se faisait froide ; le vent et la pluie pénétraient de toutes parts par les brèches, si bien qu'une de nos Sœurs en attrapa une très mauvaise bronchite qui la mit pendant deux mois hors de combat. Le potager et le jardin étaient détruits ; les murs de l'enclos et les portails d'entrée, abattus ; tous les jeunes arbres, que nous avions eu tant de mal à planter, avaient été broutés par les chevaux ; deux chambres et un corridor du Sanatorium étaient démolis ; le bâtiment central avait six grandes ouvertures béantes ; nos réservoirs étaient tous percés d'éclats d'obus : bref, le spectacle était pitoyable.

Notre maison, devenue historique (elle s'en serait bien passée !) attirait de nombreux curieux, qui venaient de fort loin voir l'effet des bombes et nous entendre raconter nos expériences, sans penser à la perte de temps qu'ils nous occasionnaient.

Dès les premiers jours, on nous envoya un Cafre, victime d'un attentat. Nous eûmes le bonheur de le baptiser avant sa mort. Ce fut notre premier malade depuis notre retour.

En juillet commencèrent les réparations. Le travail fut mis par le gouvernement en adjudication. Pendant plusieurs mois nous fûmes à la merci des entrepreneurs qui, manquant d'ouvriers, ne faisaient pas assez rapidement avancer l'ouvrage. Jusqu'ici nous avons payé nous-mêmes toutes les dépenses ; nous n'avons pas encore été indemnisées par les autorités, mais nous espérons (car il en est temps) que cela ne tardera pas.

Puisque je touche à la question d'argent, je crois devoir ajouter que nos pertes, généralement, ont été considérables pendant cette malheureuse guerre. Nos bâtiments sont dilapidés ; les obus les ont ébranlés jusqu'aux fondements. Les réparations qui ont été faites depuis l'estimation que le gouvernement a faite des dégâts, et celles qui probablement devront être faites encore, seront entièrement à notre charge. Après un violent orage que nous avons eu en septembre, un des pignons du Sanatorium est tombé ; cela nous a causé une dépense d'un millier de francs. Outre cela, les pertes en linge, literie, vaisselle, etc., ne sont pas inconsidérables. Indirectement, la guerre a été cause que plusieurs colis de grande valeur, qui nous avaient été expédiés de France et d'Angleterre, ne nous sont pas parvenus. Une

de ces caisses contenait des fournitures de classe, et il nous a fallu payer 300 francs pour ce que nous n'avons jamais reçu. A côté de celle-là, il y en a eu plusieurs autres dont je ne parlerai pas. Tout ceci est extrêmement sérieux pour une jeune fondation déjà accablée de dettes. Ma plus douce consolation au milieu de ces soucis écrasants, c'est de voir chacune de mes Sœurs vaillante à son poste, rivaliser de zèle et de dévouement.

Je passe à un sujet bien encourageant pour nous et pour vous aussi, chères et bonnes Mères, qui prenez toujours une part si vive à ce qui nous touche. Déjà avant la guerre, nous avons été en pourparlers avec le gouvernement colonial qui, voulant établir à Ladysmith un hôpital général, avait pensé à notre institution comme étant la plus propre à cette fin. Nos ennemis en ville, d'un protestantisme extrême, firent tout ce qui était en leur pouvoir, s'abaissant jusqu'à nous calomnier dans les feuilles publiques, pour empêcher la réalisation de ce projet. Toutes leurs plaintes bien pesées, il était transparent que leur grief était notre double titre de catholiques et de religieuses. Le gouvernement vit, heureusement, clair dans leurs menées, et, sa décision une fois prise, elle fut inébranlable, malgré plusieurs meetings hostiles qui se tinrent en ville pour obtenir une révocation. A dater du 8 septembre, nous tenons donc l'hôpital du gouvernement, et nous avons eu sans interruption des malades européens et noirs. Cela ne nous empêche pas d'en recevoir d'autres.

C'est aussi le 8 septembre que notre chère Sœur Marie de l'Annonciation revint parmi nous. Le voyage l'éprouva tellement qu'elle s'alita le lendemain et nous causa de vives inquiétudes. Son état était si critique que, craignant qu'elle ne pût faire profession au jour fixé, nous lui fîmes prononcer les vœux le jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Elle se remit un peu ; cependant, lorsque Monseigneur revint pour la fête du 24, où deux de nos Sœurs revêtirent le saint habit, il lui fut impossible de se lever. Monseigneur se rendit dans sa cellule et elle renouvela ses vœux en sa présence.

Parlons maintenant de nos classes. Le nombre des élèves a plus que doublé pendant ce semestre. Cinq de nos jeunes filles ont fort bien passé un examen public de musique. Le concert que les élèves ont donné à la fin de décembre a eu un grand

succès. La salle générale, bien qu'intention de ne nous le permette nous avons réorganisé la guerre ; avec ces cadres, nous sommes les jeunes Indiens. Leur école en ville plusieurs se sont nombre s'est élevé publique nous a, si de 36 louis, soit :

De temps à autre, 100 francs ont trouvés pendant ces jours, un simple paiement d'acceptation avec l'espoir qu'elle par là, à vous faire le dernier, alors que je préserve mon indignation et qu'il me permette sera toujours de me en aide à votre belle la porte. C'était un bras un jambon et s bon et une bouteille ma Sœur, et quand révérend Père et moi loir, il nous raconta qu'il revenait du théâtre dans son foyer. Puis insista presque à nous venant très à propos whiskey, il partit.

Je ne puis passer s missionnaire, d'un grand nombre d'enfants, la plupart ont remporté leur première

t il nous a fal-
s reçu. A côté
e parlerai pas.
ne fondation
ion au milieu
de mes Sœurs
nement.
nous et pour
toujours une
a guerre, nous
it colonial qui,
avait pensé à
cette fin. Nos
firent tout et
nous calomnier
éalisation de ce
ait transparent
iques et de reli-
clair dans leurs
ébranlable, mal-
it en ville pour
re, nous tenons
s eu sans inter-
le nous empêche

Sœur Marie de
e l'éprouva telle-
de vives anxiétés.
elle ne pût faire
oncer les vœux le
ars. Elle se remit
at pour la fête du
abit, il lui fut im-
dans sa cellule et

mbre des élèves a
nos jeunes filles
sique. Le concert
bre a eu un grand

succès. La salle était comble, et tout s'est passé à la satisfaction générale, bien que, chose notable, nous eussions annoncé notre intention de ne pas donner de prix cette année, nos moyens ne nous le permettant pas. Depuis les premiers jours d'octobre, nous avons réorganisé notre classe noire, interrompue par la guerre; avec cette différence qu'au lieu de quelques enfants cafres, nous sommes en voie d'attirer à nous en grand nombre les jeunes Indiens et Mahométans, bien plus faciles à instruire. Leur école en ville, tenue par des protestants, ayant été fermée, plusieurs se sont fait inscrire sur nos registres; de huit, leur nombre s'est élevé à quarante. Le département de l'Instruction publique nous a, sur notre demande, accordé un secours annuel de 36 louis, soit 900 francs, pour l'entretien de cette œuvre.

De temps à autre, nous recevons la preuve que nos souffrances ont trouvé un écho dans les cœurs. Il y a quelques jours, un simple soldat m'écrivait: « Je vous prie très humblement d'accepter ma pauvre offrande de 3 louis (75 francs), avec l'espoir qu'elle vous aidera à passer joyeusement Noël, et par là, à vous faire oublier la triste fête que vous avez eue l'an dernier, alors que les choses étaient au pire pour vous. Si Dieu préserve mon indigne vie à travers les périls de cette campagne et qu'il me permette de revoir ma chère Irlande, ma grande joie sera toujours de mettre de côté une part de mon gain pour venir en aide à votre belle œuvre. » Une autre fois, grand tintamarre à la porte. C'était un Irlandais à la mine réjouie, portant sous un bras un jambon et sous l'autre deux bouteilles. Il tend le jambon et une bouteille de vin à la portière: « Ça, c'est pour vous, ma Sœur, et quant à cette autre bouteille, elle est pour le révérend Père et moi. C'est du whiskey, et du bon! » Au parler, il nous raconta qu'il avait fait partie des troupes anglaises, qu'il revenait du théâtre de la guerre et se réjouissait de rentrer dans son foyer. Pour mieux exprimer sa joie exubérante, il insista presque à nous donner à toutes l'accolade. Puis se souvenant très à propos du plaisir de déguster la bouteille de whiskey, il partit.

Je ne puis passer sous silence quelques détails de notre vie missionnaire, d'un grand intérêt pour nous. Plusieurs adultes et enfants, la plupart instruits par nos Sœurs, ont fait dernièrement leur première communion. De ce nombre étaient les

convertis. Le saint baptême a été administré à quelques-uns de nos enfants européens et noirs.

Notre retraite pour la rénovation des vœux nous a été donnée par le révérend Père Saby. Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la dernière; aussi l'avons-nous doublement appréciée. La parole de Dieu, tombant des lèvres de ce bon Père, qui nous a si bien prêché d'exemple pendant les infortunes que nous avons traversées ensemble, ne manquera pas, je l'espère, de porter du fruit dans nos âmes.

D'après ce compte rendu, ma révérende et bonne Mère, vous voyez que j'avais raison de choisir cette citation empruntée à notre Père saint Augustin : « Je le sais, j'en suis certain; ce n'est pas à l'aventure que notre vie s'agite. C'est vous, Seigneur, qui en disposez, et en gouvernez tous les mouvements. » Je suis tentée de poursuivre : « Votre Providence s'exerce particulièrement sur vos serviteurs, sur ceux qui ont mis leur espérance dans votre bonté. Et puisque les afflictions extérieures procèdent toutes de vous, Seigneur, donnez-moi intérieurement une parfaite et continue patience qui ne permette jamais à votre louange de se retirer de mes lèvres. »

Notre famille religieuse, composée de quatre professes de chœur, deux professes converses, quatre novices de chœur, une postulante de chœur et une postulante converse, s'unit à moi, ma révérende et digne Mère, pour vous offrir, ainsi qu'à vos chères filles, les sentiments de respectueuse affection en Notre-Seigneur.

Daignez agréer l'hommage du profond respect et du religieux attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, ma révérende Mère,

Votre très humble Sœur et servante,

Sr MARIE DES ANGES, supérieure.

De notre Monastère des Rel. Hosp. de la Miséricorde de Jésus.
Hôtel-Dieu Saint-Charles, Ladysmith, 10 janvier 1901.

—
Impri
60 cts
Rép
trine c
gible
l'Eglise
trine p
tel est
lui mèn
Saint-V
lorsqu'il
gieux, a
écoles et

— LÉ
Saint-G
par J.-A
l'exempl
Cet ou
rect et sc
d'avoir r
félicitons
fort mau
pas pou
de nos car
du tout la
leat.

LE JUBI
teurs et d
l'Institut

Première
Bulle « PRO
TEMPORIS

BIBLIOGRAPHIE

— JÉSUS-CHRIST. *Son Enfance. Sa Doctrine. Sa Passion.* Imprimerie du Patronage, Québec, cart. in-12 de 223 p. — 60 cts l'ex. ; franco, 64 cts.

Répandre la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « doctrine contenue surtout dans les paraboles, la rendre plus intelligible au moyen des explications fournies par les Pères de l'Eglise et surtout saint Jean Chrysostome, confirmer cette doctrine par exemples empruntés autant que possible à l'Evangile, tel est le but de cet ouvrage, » dit dans sa Préface l'auteur lui-même, le R. P. A. Nunesvais, le supérieur du Patronage Saint-Vincent de Paul. Nous sommes bien de l'avis de l'auteur, lorsqu'il pense que cet ouvrage sera utile aux prêtres, aux religieux, aux fidèles, et non moins aux élèves les plus avancés des écoles et des pensionnats.

— LÉGENDES CANADIENNES, par C.-E. Rouleau, chevalier de Saint-Grégoire le Grand. Un volume in-8o de 308 pages, illustré par J.-A. Ferland. Imprimerie du *Soleil*, Québec. 1901. — 50 cts l'exemplaire.

Cet ouvrage nous paraît intéressant, et écrit d'un style correct et sobre, comme il convient. Nous félicitons M. Rouleau d'avoir recueilli ces bonnes histoires de l'ancien temps; nous le félicitons particulièrement de n'avoir pas suivi l'exemple — de fort mauvais goût — de trop de nos écrivains, qui pensent ne pas pouvoir atteindre la couleur locale sans prêter aux illettrés de nos campagnes un langage baroque et ridicule, qui n'est pas du tout la manière pittoresque et bien française dont ils parlaient.

LE JUBILÉ de 1901. Manuel pratique à l'usage des prédicateurs et des confesseurs, par l'abbé A. Boudinhon, professeur à l'Institut catholique de Paris. 1901. In-18. Prix, un franc.

DIVISION DE L'OUVRAGE

Première partie : Actes pontificaux relatifs au Jubilé. — I. Bulle « PROPERANTE » portant indiction du Jubilé. — II. Bulle « TEMPORIS QUIDEM », étendant le Jubilé à l'univers catholique.

— III. Encyclique «TAMETSI FUTURA» sur Jésus-Christ Rédempteur. *Deuxième partie*: L'Indulgence du Jubilé. — I. Notions générales sur les Indulgences. — II. Histoire du Jubilé. — III. Œuvres prescrites pour le présent Jubilé. — IV. Pouvoirs spéciaux des confesseurs pour le Jubilé.

A Paris, Librairie P. Lethielleux, 10, rue Cassette. A Québec, Librairie J. Garneau, et Librairie N. Pruneau, rue de la Fabrique.

Nos Morts; au ciel ils nous voient, ils nous aiment, ils nous gardent, par l'abbé A. Chollet, Docteur en Théologie, Professeur aux facultés catholiques de Lille, beau vol. in-32 (XVI-335 pages) 2 francs (P. Lethielleux, éditeur, 10 Rue Cassette Paris, VII; et chez M. Garneau, 6, rue de la Fabrique, et M. Pruneau, 28, Rue de la Fabrique, Québec.)

Le livre que publie aujourd'hui M. l'abbé Chollet se compose de deux parties bien distinctes. La première est une étude approfondie des mystères de l'au-delà, de l'existence surnaturelle des élus et de leurs rapports avec ceux qu'ils ont laissés sur la terre. — Que deviennent nos morts? Se souviennent-ils de nous? Nous aiment-ils encore? Nous voient-ils? S'occupent-ils de nous, et comment peuvent-ils nous témoigner l'intérêt qu'ils nous portent?

Appuyé sur l'écriture, la Tradition et la Doctrine, l'auteur, sous une forme captivante, résout toutes ces questions de la façon la plus consolante pour l'âme des croyants. Toute cette partie de l'ouvrage, d'une lecture attachante, s'impose à l'attention et aux méditations de ceux qui gardent au cœur le souvenir de leurs chers disparus et espèrent les retrouver un jour.

A ces considérations d'ordre psychologique, l'auteur de *Nos Morts* a joint, comme deuxième partie du volume, un recueil complet de prières pour les défunts, comprenant l'Office des Morts, la Messe d'enterrement, les différentes messes et oraisons pour les trépassés, la messe votive des Saints Anges, les prières pour les funérailles etc, etc.

Ainsi composé, *Nos Morts*, livre de méditations et de prières, répond à un besoin de l'âme chrétienne, dont il justifie les aspirations, et sera d'un précieux secours pour beaucoup dans les circonstances douloureuses où la pensée s'élève si volontiers vers le ciel pour y évoquer le souvenir des absents.